

VII.

Dans le curieux entretien que nous venons de rapporter, frère Elie Raymondi disait au souverain pontife Urbain V que son prédécesseur Urbain IV avait ordonné autrefois à saint Thomas d'Aquin de composer un commentaire sur les évangélistes. C'est l'ouvrage resté fameux sous le titre de *chaîne d'or*, vrai joyau de science biblique, de piété suave et d'art littéraire; l'érudition la plus consommée en a formé les innombrables chaînons avec les plus beaux textes qui

se rencontraient dans les manuscrits qu'on pouvait alors avoir des saints Pères et des écrivains ecclésiastiques. Le docteur angélique n'avait été primitivement chargé que d'exposer les deux premiers évangiles ; son ami saint Bonaventure devait commenter les deux autres. Mais ce séraphique docteur, étant ministre-général de l'ordre de saint François, ne put trouver assez de loisirs pour une œuvre qui en exigeait beaucoup, et Thomas d'Aquin dut accepter le travail tout entier¹. Il le commença en la ville d'Orviéto et dédia l'explication de saint Mathieu à Urbain IV ; mais comme ce grand pape mourut peu de temps après, le reste de l'ouvrage fut dédié au cardinal dominicain Hannibaldo dei Hannibaldi, naguère disciple de saint Thomas à Paris, maintenant son protecteur et toujours son ami intime.

Vers cette époque, le maître quittait parfois

1. Echard (*tom. cit.*, p. 340) regarde comme une fable le récit d'après lequel S. Bonaventure aurait été chargé, avec S. Thomas, de rédiger un office du Saint-Sacrement. Il se peut, en effet, que la tradition ait appliqué à cet office liturgique ce qui est vrai de la *chaîne d'or*.

son couvent de Sainte-Sabine, et allait se reposer au pied des montagnes de Tusculum, dans le château-fort de la Molara qui appartenait à l'oncle de son élève et ami, au cardinal Richard dei Hannibaldi. Il y passa notamment une fois les fêtes de Noël qui sont des jours de vacances pour les écoles d'Italie. Deux Israélites de Rome, gens de grande fortune et de science, s'y rendirent aussi, suivant leur coutume, pour visiter le cardinal¹. Celui-ci désira les mettre en relations avec notre docteur afin qu'ils traitassent ensemble des points controversés entre l'Eglise et la Synagogue. Ils lui parlèrent donc fort longuement de la Loi mosaïque et de la venue du Messie. Frère Thomas leur indiqua les preuves de l'abrogation de l'Ancien-Testament et leur montra, par les prophéties, que leur attente d'un Rédempteur était désormais sans motif. Puis il leur donna rendez-vous pour le lendemain, les

1. Ce trait historique montre une fois de plus de quelle protection le Saint-Siège a entouré le peuple juif au moyen-âge.

invitant à lui soumettre leurs objections et leurs prétendues raisons de persévérer dans le judaïsme. En attendant cette seconde réunion, il pria très-ardemment pour leurs âmes, demandant au Fils de Dieu de lui accorder leur conversion, en cet anniversaire de sa bienheureuse naissance. Le jour de Noël étant arrivé, voici que les deux docteurs juifs se présentent tout changés; ils se déclarent incapables de répondre à ce qu'ils ont entendu de si clair et de si certain; ils ne veulent pas résister à l'Esprit de sagesse qui a parlé par la bouche de leur aimable adversaire; sur-le-champ ils abjurent le judaïsme entre ses mains. Et ce fut une grande exultation au château de la Molara en ce jour-là, et le cardinal y fit célébrer très-joyeusement une double fête.

Une autre fois, saint Thomas d'Aquin et son compagnon, frère Raynald de Piperno, tombèrent l'un et l'autre malades dans cette même résidence des cardinaux Richard et Hannibaldo dei Hannibaldi. Le docteur angélique fut promptement

ment guéri, mais Raynald continuait à souffrir d'une fièvre dangereuse. Notre saint le visitait, le réconfortait par ses paroles toutes célestes, et lui inspirait une grande patience. Il lui conseilla aussi d'avoir une dévotion spéciale pour sainte Agnès et d'attendre d'elle, avec une entière confiance, le bienfait d'un rapide rétablissement.

Puis, implorant les mérites de cette glorieuse martyre et la priant d'intercéder auprès de Dieu, il plaça sur la poitrine de l'infirmes une relique de la sainte qu'il portait habituellement suspendue à son cou; à peine sa prière était-elle achevée que Raynald, guéri et plein de joie, put se relever et s'asseoir sur son lit de douleur. « Quelques-uns, dit Guillaume de Tocco, attribuèrent ce miracle à la prière du docteur, d'autres à la puissance de la vierge; mais il est mieux de dire qu'il a été opéré par les mérites de tous les deux; leur commune prière monta vers Dieu, et la vierge sainte, touchée par l'invocation du docteur, obtint la grâce de la santé pour le malade. »

Les hautes murailles de la Molarat ne sont pas complètement détruites. Il en reste de magnifiques débris qu'on voit de loin se détacher fièrement sur un ciel d'azur et d'or. Le lierre, le rosier sauvage et la ronce habitent seuls parmi ces arceaux et ces pans de mur gigantesques. Parfois quelques étudiants y viennent de Rome, cherchant les traces du docteur angélique dans la solitude profonde qui fut, il y a six siècles, le séjour féodal des cardinaux Hannibaldi. Nous y étions nous-même le 14 septembre 1862, avec de fidèles amis dont l'un prêche aujourd'hui la foi chrétienne et la doctrine de saint Thomas jus-

1. Un des élèves et des plus anciens biographes de saint Thomas, frère Tolomeo de Lucques, évêque de Torcello près de Venise, raconte qu'il accompagnait le docteur angélique et frère Raynald dans ce voyage de Rome à la Molarat, et il en fixe la date à la fin de 1272. « Præfatus doctor, dit-il, infirmatus est de tertiaris, socius vero suus fr. Raynaldus de continua gravi, et cum non apparerent in eo signa critica, medici D. Richardi (cardinalis) male judicabant de ipso. » Il nous apprend ensuite que S. Thomas avait obtenu les reliques de sainte Agnès à Rome, « quas ex devotione secum ferebat de urbe ; » et qu'en reconnaissance de la guérison de Raynald, il avait décidé de fêter tous les ans, d'une manière solennelle, la mémoire de la glorieuse martyre, et cela « cum bona refectione fratrum, » ajoute naïvement Tolomeo. Mais il ne le fit qu'une fois, le 21 janvier 1273, en la ville de Naples; car, au 21 janvier suivant, il était déjà en route pour se rendre au concile de Lyon. (cf. Echard, *tom. cit.*, p. 282; et *Tholomæi Annal.*, lib. XIII, c. 10, in annum 1274.)

que sur les plages de la Sénégambie et au milieu des Volofs. Puisse le docteur angélique, cher et hardi missionnaire, vous garder des fièvres brûlantes de l'Afrique, comme autrefois frère Raynald de celles de la Molarat; et tandis que vous employez la vivifiante théologie de l'Ange de l'Ecole à créer un peuple avec les pauvres âmes que vous arrachez à l'ange des ténèbres, aidez encore, par vos souffrances et par vos prières, ces compagnons de vos pèlerinages d'autrefois, qui ont aussi à refaire un peuple nouveau avec cette pauvre France où tant de sophistes ont remplacé saint Thomas d'Aquin!

Et vous, ruines aimées de la Molarat, ne périssez pas tout entières. Arceau grandiose, qui encadres si bien le soleil levant et qui fus sans doute l'arc triomphal de l'église où frère Thomas reçut au baptême les deux juifs convertis, ne seras-tu pas bientôt l'arc-de-triomphe qui doit célébrer, non point la victoire de Titus et la fin du peuple hébreu, mais la douce victoire de Jésus-Christ fils de Dieu et la renaissance chrétienne d'Israël?

Les voyages de la cour pontificale et ses changements de résidence obligèrent Thomas d'Aquin à s'éloigner souvent de Rome, et comme le sèmeur de l'évangile, à jeter le bon grain de sa parole sur des auditoires différents. On l'entendit successivement à Orviéto, à Pérouse, à Viterbe, à Bologne, à Anagni. Ici, l'on voit encore l'école où il a enseigné, l'église où il a prié, la salle basse et voûtée où il se retirait avec ses élèves durant les orages. Toutes les maisons de la ville ont un fac-simile de la croix qu'il peignit alors pour se délasser et qui inspire aux habitants une grande confiance, leur servant de protection contre le feu du ciel. Elle a presque la forme d'une croix grecque et elle est divisée en 268 petits carrés qui renferment chacun une lettre majuscule; en partant de celle qui est au centre et en lisant dans toutes les directions possibles, on trouve quatre invocations à la croix du Sauveur; l'ensemble forme deux distiques latins dont voici le sens : « La croix est mon salut assuré. — C'est la croix que j'adore toujours. —

La croix du Seigneur est avec moi. — La croix est mon refuge¹. »

Bologne a conservé le souvenir de l'admirable humilité de notre docteur. Il y était un jour de passage, et selon sa coutume, il se promenait doucement dans le cloître du couvent, avec cet air méditatif et ce recueillement qui lui étaient naturels. Un religieux d'une autre maison, ne le connaissant point et désirant avoir un compagnon pour aller traiter en ville quelques affaires, vint droit à lui et lui dit : « Mon bon frère, le prieur a ordonné que vous veniez avec moi ; » car, en effet, le prieur avait permis à ce frère de se faire accompagner par le premier religieux qu'il rencontrerait. Notre saint, inclinant aussitôt la tête, le suivit au dehors. Mais, ne pouvant marcher assez vite, il recevait de fréquents reproches de son compagnon et s'excusait humblement. Des habitants de la ville le reconnurent,

1. « Crux mihi certa salus. — Crux est quam semper adoro.

— Crux Domini mecum. — Crux mihi refugium. »

(Cf. *L'année liturgique à Rome*, par Mgr Barbier de Montault, 2^e édit., 1862, p. 196-197.)

s'étonnèrent qu'un si grand docteur fût comme le serviteur d'un frère de si petite condition, et soupçonnant qu'il y avait en cela quelque erreur, ils apprirent à l'étranger quel était celui qu'il traitait de la sorte. Le pauvre religieux se retourna du côté de frère Thomas et lui demanda pardon en considération de son ignorance. Les bolonais s'approchèrent aussi de lui avec respect, et il répondit à leurs compliments : « C'est dans l'obéissance que se trouve la perfection de toute vie religieuse ; ne faut-il pas que l'homme se soumette à l'homme à cause de Dieu, puisqu'un Dieu a obéi à l'homme à cause de l'homme ? »

Les voyages, l'enseignement quotidien, l'explication des Saintes-Ecritures, l'apostolat de la prédication, n'empêchaient pas Thomas d'Aquin de composer de nouveaux écrits. Dès longtemps et surtout à cette époque de sa vie, on le consultait de toutes les parties du monde chrétien, et ses réponses, assez mal désignées sous le nom d'*opuscules*, puisque beaucoup sont de longs ou-

vrages, allaient porter la lumière dans toutes les universités, dans toutes les églises, dans toutes les écoles. Les condisciples du docteur avaient eu autrefois les prémices de cette surprenante fécondité ; ses frères en religion, surtout frère Raynald et frère Sylvestre, son maître-général Jean de Verceil, le lecteur ou professeur de Venise, celui de Besançon, le prévôt de Louvain, le grand-chantre de la cathédrale d'Antioche, l'archidiacre de Trente, maître Philippe et maître Jacques de Burgos, l'archevêque de Palerme, un chevalier d'au-delà des monts, et bien d'autres personnages encore, puisèrent abondamment au trésor de sa doctrine. A celui-ci, il adressait un *abrégé de théologie* ; à celui-là, un traité *contre les grecs, les arméniens et les sarrasins* ; à cet autre, une explication *des articles de la foi et des sacrements de l'Eglise*, ou bien une exposition *du symbole des apôtres, de l'oraison dominicale et de la salutation angélique*, ou encore de savants traités sur les hautes questions de la psychologie, sur la connaissance intellectuelle

divine et humaine, sur le destin, sur la possibilité d'un monde éternel mais créé par Dieu, enfin sur divers problèmes de chimie. Il ne négligeait pas non plus de satisfaire aux questions qu'il recevait touchant les textes du droit canonique, l'astrologie et même la physiologie. A la duchesse Marguerite de Brabant, comtesse de Flandre, il traçait les règles de bonne politique qu'elle devait observer à l'endroit des juifs de ses états. Au roi de Chypre, Hugues II de Lusignan, il dédiait un livre excellent sur *le gouvernement des princes* ; malheureusement, la mort prématurée du jeune monarque ne lui permit point d'en profiter, et nous priva nous-mêmes de la suite que le saint docteur eût probablement donnée à son ouvrage.

L'ancien adversaire des ordres religieux mendiants, Guillaume de Saint-Amour, avait gardé un profond silence depuis sa condamnation jusqu'à la fin du pontificat d'Urbain IV. Mais l'élection de Clément IV, au commencement de l'année 1265, lui rendit soudain quelque espé-

rance de triompher à son tour. Dans sa retraite, il avait retouché son livre des *périls des derniers temps* ; il le fit reparaitre sous le titre de *collection extraite des Ecritures catholiques et canoniques pour la défense de la hiérarchie ecclésiastique contre les faux-prêcheurs*. Il poussa même l'audace au point d'envoyer son libelle à Clément IV, mais il n'y put rien gagner qu'une seconde condamnation, en date du 18 octobre 1266. Le souverain pontife envoya le livre pros crit à maître Jean de Verceil, et par son intermédiaire, au docteur angélique. Celui-ci ne jugea pas devoir y répondre autrement que par une nouvelle édition de sa première réfutation intitulée : *contre les ennemis de la vie religieuse*.

Mais un professeur de l'université de Paris, probablement Gérard d'Abbeville, ayant publié deux libelles contre les franciscains et les dominicains, coupables, disait-il, de 109 erreurs graves, on lui répondit en l'accusant de soutenir lui-même 133 propositions formellement répréhensibles. Gérard venait de se défendre par un

troisième opuscule, quand Thomas d'Aquin se résolut à entrer dans la lice et à donner au public son précieux traité *de la perfection de la vie spirituelle*. L'abbeylois en fit une censure si ridicule qu'il ne parvint pas même cette fois à s'attirer une réponse. Ce fut seulement son cinquième et dernier libelle qui lui valut une réplique absolument décisive, et à la postérité, le livre du docteur angélique *contre ceux qui entravent les vocations religieuses*. Tel fut le dernier coup porté à la secte de Siger et de Saint-Amour; la victoire était complète et la paix assurée pour longtemps.

L'Ange de l'École méditait cependant une œuvre infiniment supérieure à tous ses écrits de polémique, à ses opuscules et à ses commentaires. La difficulté qu'éprouvaient les écoliers à se guider dans l'effrayant labyrinthe des questions philosophiques et théologiques; l'obscurité et la prolixité de la plupart des maîtres; le défaut d'ordre et de suite dans la méthode adoptée jusqu'alors d'expliquer tantôt Boèce et tantôt Aris-

tote, ici un livre de la Bible, et là Pierre Lombard; l'insuffisance notoire des *Sentences* de ce dernier, surtout depuis les travaux d'Albert-le-grand, d'Alexandre de Halès et de frère Bonaventure: toutes ces raisons sollicitaient Thomas d'Aquin à entreprendre un résumé complet, lumineux, homogène et bien coordonné, des vérités que la révélation chrétienne et l'intelligence humaine possèdent ensemble et qu'elles conservent dans un commun trésor. Car, pour le docteur angélique, la science n'est ni séparée ni indépendante de la foi. La théologie qui est l'expression la plus parfaite de celle-ci est en même temps la forme la plus sublime de celle-là. Assurément tout n'est pas la théologie; mais il n'est rien qui lui soit étranger et qui ne se rapporte à elle comme l'astre éclairé se rapporte au soleil qui l'éclaire, comme la nature se rapporte à la grâce qui l'ennoblit et lui donne des facultés nouvelles, comme l'instrument enfin se rapporte à l'ouvrier qui s'en sert pour un travail libre, intelligent, et par conséquent plein d'honneur et

de mérite. Une *Somme* ou abrégé de théologie devait donc renfermer, ou du moins illuminer de ses rayons et employer à son propre service, tout ce que l'esprit humain pouvait embrasser de connaissances naturelles et surnaturelles. Sans doute, la modestie de saint Thomas lui défendit plus d'une fois de méditer une œuvre pareille; mais l'utilité de l'Eglise et des âges à venir, les encouragements du Saint-Siège, une irrésistible impulsion de l'Esprit divin, le décidèrent à commencer de bâtir le plus grand monument intellectuel qui soit, et qui sera peut-être jamais sur la terre. Rien n'approche davantage de la vision claire et béatifique du ciel; et il semble que pour nous détourner d'y voir un chef-d'œuvre des anges plutôt qu'un travail fait de main d'homme, Dieu ait voulu qu'il ne pût être achevé et qu'il y manquât un couronnement, comme il manque une flèche ou un portail à nos plus belles cathédrales du moyen-âge.

Les premières pages de la *Somme* de théologie furent écrites vers 1265; le saint docteur ne

cessa plus de travailler à ce livre incomparable jusqu'au moment où sa mort lui fut annoncée, dans une vision de la fin de l'année 1273. Il ne laissait pas de composer de temps à autre quelqu'un de ces opuscules dont nous avons parlé, et de compléter ou de revoir ses *commentaires* sur la Bible, sur l'Aréopagite, sur la *Trinité* et les *Semaines* de Boèce. Mais la *Somme* demeurait son principal objet d'attention et d'activité. Il en avait déjà terminé deux parties¹ en 1269, lorsqu'il fut rappelé à Paris pour le chapitre général des *définites* de l'ordre. Cette assemblée se tint le 12 mai, aux fêtes de la Pentecôte.

Le retour du docteur angélique en France était un nouvel acte de renoncement aux biens et aux dignités de la terre; car le pape Clément IV lui avait récemment adressé une bulle

1. La *première* et la *première de la seconde*, pour parler le langage usité dans l'Ecole. Ces deux parties traitent de Dieu en sa nature et en ses personnes; de ses œuvres; de l'ange et de l'homme; de notre fin dernière ou de la béatitude; et en général, des moyens que nous avons d'arriver au bonheur et des obstacles que nous avons à vaincre pour cela.

de promotion à l'archevêché de Naples, lui attribuant en même temps, sinon pour lui du moins pour sa famille, les ressources temporelles du monastère des chanoines-réguliers de Saint-Pierre *ad aram*. Mais ce double bienfait avait encore trouvé le saint docteur invincible dans son amour de la pauvreté, et toute sa réponse avait été de supplier le souverain pontife d'oublier à jamais son nom qui n'était bon, pensait-il, qu'à être enseveli dans le silence du cloître.

VIII.

Saint Thomas s'était embarqué sur la Méditerranée et faisait voile vers les côtes de la Provence, quand une terrible tempête assaillit le vaisseau qu'il montait. Mais son absolue confiance en Dieu le rendait bien supérieur à tous les dangers, et s'il avait quelque souci en mer, comme naguère en son couvent d'Anagni, c'était pour la vie des autres et nullement pour la sienne. Les matelots incapables de tenir contre l'orage étaient désespérés et hors de sens; lui